

<b>Zeitschrift:</b>	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
<b>Herausgeber:</b>	Revue de Théologie et de Philosophie
<b>Band:</b>	33 (1900)
<b>Artikel:</b>	Des limites de la science et du subjectivisme en matière de connaissance religieuse
<b>Autor:</b>	Gaudard, Jules
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-379691">https://doi.org/10.5169/seals-379691</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# DES LIMITES DE LA SCIENCE

ET

du subjectivisme en matière de connaissance religieuse<sup>1</sup>

PAR

JULES GAUDARD

professeur à la Faculté technique de l'Université de Lausanne.

---

Au milieu du désarroi d'idées et de la multiplicité des controverses actuelles, est-il encore possible d'asseoir sur des fondements sûrs les convictions religieuses ? Passant en revue les résultats de l'effort humain dans tous les domaines de la connaissance en général, M. Reymond constate que les principes de nos sciences d'observation et de raisonnement laissent toujours apercevoir des lacunes et planer des mystères; il arrive à conclure que, cela étant voulu, nous aussi nous devons vouloir; chacun de nous est appelé à créer, dans le sentiment de sa responsabilité, l'appoint nécessaire de ses croyances; et cela en obéissant, c'est-à-dire en pratiquant ce précepte de Jésus: « Si quelqu'un veut faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, il saura si ma doctrine vient de Dieu. » Forte de ce principe que « la vie est la lumière des hommes, » l'Eglise, dans sa confession de foi, aura soin de reconnaître hautement le rôle assigné aux activités individuelles; elle ménagera une large part au

<sup>1</sup> *Essai sur le subjectivisme et le problème de la connaissance religieuse.* Thèse présentée à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud, par *Arnold Reymond.* (Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1900.)

subjectivisme, celui-ci devenant en quelque sorte la marque même de l'adoration personnelle.

L'étude de M. Reymond est étendue et profonde, conscientieuse, très soignée dans le fond et dans la forme. Une dissertation aussi substantielle et suggestive ne se laisse pas résumer et même, à en vouloir transcrire des fragments, on est débordé et entraîné invinciblement à y mêler ses propres réflexions. Aussi ne nous flattions-nous point d'en donner une idée suffisante par ces quelques pages, semées peut-être d'errements laïques et d'infidélités. L'allure critique de cet article est d'ailleurs loin de tenir à des dissents; elle s'est au contraire inspirée de l'auteur lui-même, et porte essentiellement sur la « faillite de la science » en matière religieuse.

Il y a dans l'homme le cerveau et le cœur, et ces deux là sont un. D'un côté, la contemplation, la réceptivité, la perception des choses; de l'autre, la réaction, l'impulsion, la volonté, le don de soi-même. Dans l'intégrité de l'être, la répercussion entre ces deux pôles est entière: voir c'est aimer, aimer c'est voir. Au premier homme conversant avec Dieu, Dieu était lumière du plein jour. Qu'avait-il donc à faire de l'arbre de science, fanal réservé à la nuit? Lugubrement entré en possession de cette clarté douteuse dans les ténèbres où il s'est plongé, il lui reste quelque souvenir de l'Eden perdu, mais un schisme s'est produit entre les deux moitiés de son âme. Il lui était bien permis de regarder l'arbre fatidique, mais non d'en manger le fruit; c'est la volonté qui a failli: aussi le Dieu clément redemande-t-il avant tout le cœur de l'enfant rebelle. Mais le cœur, c'est l'organe meurtri, revêche et douloureux; la tête ne serait-elle point demeurée indemne et altière? et le flambeau dérobé, — ce flambeau pour des dieux, affirmait le séducteur, — ne servirait-il pas du moins à retrouver l'Éternel? Ainsi l'homme tombé dédaigne ou redoute la porte étroite que la miséricorde lui ouvre; il voudrait reconquérir de haute lutte la cité perdue; il ne capitulera du moins qu'après avoir exploré le terrain de toutes parts.

La philosophie! Oui, ce serait certes la belle voie; malheureusement, les issues en paraissent bien gardées; c'est la porte

d'orient du jardin, où se tiennent les chérubins à l'épée nue. Mais voici venir des sciences plus terrestres, prêtes à jeter ici et là de vives lueurs. C'est vrai, elles nous rendent d'inestimables services ; elles nous guident dans les sombres défilés de cette vie mortelle ; elles discernent notre bien et notre mal ; elles s'épanouissent dans le développement progressif de leurs principes et de leurs méthodes, en vue de besoins temporels et bornés ; mais lorsque, de ces principes et par une marche régressive, elles prétendent remonter à l'essence des choses et à l'Auteur de l'univers, elles trouvent les passages barrés.

Au premier écolier venu, il suffit d'un fil tendu pour qu'il trouve lucide et irréfutable l'axiome ou la définition de la ligne droite plus court chemin d'un point à un autre. Il pourra faire une belle carrière de géomètre, découvrir d'admirables théorèmes sans songer jamais à regretter son point de départ ; et combien n'y a-t-il pas lieu de le louer, lorsqu'on en voit d'autres user leur vie, torturer leur esprit à tenter d'éclaircir l'axiome ou à fonder, sous prétexte de rigueur plus grande, des géométries abstruses ! Sont-ils pour tout cela plus près de la source de la vérité ?

M. Reymond expose le vice irréductible de la numération arithmétique, qui est discontinue. Impossible avec elle d'exprimer exactement toute grandeur quelconque ; les incommensurables ne peuvent pas s'écrire, ou ne se représentent que par le symbole d'une division impossible à pousser jusqu'au bout. Et l'incapacité du discontinu à aboutir au continu éclate dans le fait que jamais, d'une file de points, fussent-ils en nombre inimaginable, on ne fera le moindre bout de ligne ; car aussitôt que deux d'entre eux arrivent à se toucher, ils n'en font plus qu'un seul. Aussi l'analyse géométrique use-t-elle de subterfuges ; il faut qu'on lui concède l'existence d'un élément linéaire formé de deux points mathématiques contigus sans être confondus. Elle appelle cela un infiniment petit, précisément parce que le mot infini, en petitesse comme en grandeur, indique une impossibilité. Dans l'infini, la partie est égale au tout, et tout raisonnement tombe. Cependant nos mathématiciens débattent sur l'infini, en le traitant comme quantité finie,

susceptible de devenir plus grande ou plus petite que toute quantité assignable. Mieux encore: ils jonglent en toute désinvolture avec les quantités imaginaires, non seulement quantités qu'on ne peut pas atteindre, mais quantités radicalement impossibles (radicaux pairs de valeurs négatives). De certains conflits entre imaginaires surgit tout à coup du réel, en passant par le négatif. Ne serait-ce point là démontrer que ces inconcevables, ces incompréhensibles existent pourtant? et que répondre à un penseur qui, par analogie, transportera cette thèse dans les domaines de la matière et de l'esprit?

C'est à la faveur d'imaginaires que certaines courbes rebroussent chemin, que d'autres se fragmentent en branches séparées ou même sèment des points isolés. Voilà donc du discontinu naissant d'une équation, c'est-à-dire d'un symbole de continuité; on pourrait le qualifier: continuité inaperçue.

Notre discontinuité à nous, c'est la mort. Est-elle comparable à un simple point anguleux ou au rebroussement d'une courbe? Est-elle, au contraire, une véritable interruption, semblable au saut de l'une à l'autre des deux branches d'une hyperbole?

Toute fonction algébrique est d'essence continue; cependant, il y a des courbes qui sautent tout d'un coup de zéro à l'infini, ou de l'infini positif à l'infini négatif: imaginez donc un mobile astreint à les suivre, le temps étant réglé sur l'abscisse!

Les quantités négatives n'ont pas d'existence en soi, puisque rien ne peut être moindre que zéro. Cependant elles jouent un rôle de valeurs expectantes, que l'occasion fait revivre. En géométrie, il suffit qu'un point arbitraire d'une ligne ait été pris pour origine et qualifié point zéro, pour que, aussitôt, les valeurs négatives affectent une figuration visible et immédiate, étant portées en sens rétrograde.

Ainsi les mathématiciens, ces rationnels, ne reculent pas devant le maniement de quantités irréelles; en cela ils font acte de foi transcendante et paraissent s'en trouver bien. Ils n'ont rien de ce scepticisme intransigeant qui irait logiquement jusqu'à se refuser le droit de penser. D'autre part, ils ne sauraient prétendre que toutes les réalités soient accessibles au nombre

et rentrent dans leur sphère d'études ; mais en tout ce qu'ils touchent, leur art consommé à ramener les comparaisons à des identités, ou le contraire de leurs conclusions à des contradictions ou absurdités, confère à leur science un caractère de nécessité inéluctable.

Si nous ne savons nous représenter une géométrie à quatre dimensions, n'affirmons pas pour cela son irréalité ; comparons-nous plutôt modestement aux nouveau-nés qui voient les objets dans un même plan, aussi longtemps qu'ils n'ont pas appris à sonder la troisième dimension, la profondeur de l'espace.

Les mathématiques étant, en somme, une adaptation de la pensée aux phénomènes, un moule dans lequel la réalité essaie de pénétrer pour se rendre intelligible, considérons leur application aux sciences physiques.

C'est dans la mécanique, dans l'astronomie que la tentative a eu le succès le plus éclatant, et c'est là aussi ce qui a pu séduire sur l'universalité du procédé.

La géométrie envisage déjà des mouvements, comme susceptibles d'engendrer des surfaces par déplacement de lignes, ou des volumes par déplacement de surfaces. Dans la cinématique entre de plus l'idée du temps, les corps mobiles assujettis à des liaisons gardant leur caractère purement géométrique, ou spatial. Dans la dynamique, enfin, s'introduit la notion de force et de masse.

La mécanique invoque la conception de points matériels. Fera-t-elle une ligne de la contiguïté de pareils points ? Mais justement, ce n'est plus elle qui en aurait besoin, puisqu'elle a la vitesse : le moindre déplacement fait passer un mobile ou son centre idéal de gravité par une infinité de positions. Telle est la puissance de la notion de mouvement : une victoire sur l'infini.

« Un point ne peut se mouvoir qu'en ligne droite, » disait le géomètre Ollivier : c'était exprimer très bien que l'élément appelé différentiel saute un fossé de largeur inconcevable.

Les principes admis comme fondement de la mécanique sont : 1<sup>o</sup> l'inertie de la matière, d'où dérive la notion de force;

2<sup>e</sup> la réaction égale et opposée à l'action; 3<sup>e</sup> l'indépendance de l'effet d'une force, aussi bien de l'effet d'autres forces que de la vitesse préexistante. Chaque force se manifeste dès lors par une accélération de vitesse qui lui est proportionnelle, et qui est en raison inverse de la masse du mobile. L'exactitude de ces principes se trouve suffisamment vérifiée par les résultats qu'on en tire dans l'ordre des choses visibles. Les forces étant données, le mouvement du mobile est calculable, ou réciproquement, un mouvement étant pris sur le fait, on en inférera la force agissante. La gravitation universelle, découverte par Newton, reçut dans la *Mécanique céleste* de Laplace la plus éclatante confirmation par le calcul des perturbations des mouvements planétaires. Elle fut par là démontrée plus exacte que les lois d'observation de Képler, dont elle était issue. Laplace n'avait pas besoin, disait-il, « de l'hypothèse de Dieu; » la cause seconde lui suffisait; remonter de celle-ci à la cause première serait une tout autre affaire, une entreprise chimérique, à moins peut-être d'y apporter d'autres yeux que ceux de l'algèbre.

Tant qu'il ne s'agit que de distances, même entre soleils dans une certaine amplitude, ou encore de quelques comparaisons physiques, le calcul appuyé sur des observations appropriées, telles que parallaxe annuelle, analyse spectrale, etc., fera son œuvre admirable; et cependant, qu'est-ce que tout cela? quelles équations nous feront jamais connaître les êtres qui peuplent l'immensité?

L'hypothèse qui suffisait à Laplace, c'est-à-dire la loi de la gravitation, souveraine des grands espaces, tombe en défaut dans le domaine des infiniment petits. On a tenté d'autres formules qui pussent s'adapter à la mécanique moléculaire. Loin de s'attirer indéfiniment jusqu'à se fondre les unes dans les autres, les molécules sont, au contraire, tenues à distance par une force répulsive ou calorifique, et nous voici transportés dans d'autres sciences, remarquables elles aussi par le contraste entre leurs prodigieux développements utilitaires et leur désolante impuissance à révéler ce qu'est le fond de la matière sur laquelle elles opèrent. Nous découvrons le bacille dont nous

avons à nous défendre, mais le Créateur semble demeurer indifférent aux efforts d'une curiosité stérile. Il semble que le puissant fluide qui enlève toutes les charges et illumine les salles de spectacles, n'ait fait qu'obscurcir un peu davantage notre intelligence de la réalité. Ne sachant ce qu'est la force, ce qu'est la chaleur, ce qu'est l'électricité ou le magnétisme, nous avons pourtant découvert que, dans certaines conjonctures, l'un de ces agents se transforme en l'un des autres ; l'un, c'est l'autre ; rebelles à la destruction, ce sont des caméléons aux aspects changeants, des témoins ou des produits d'une métapsychose universelle. Adoptons donc un terme général et vague qui embrasse tout : « l'énergie ; » puis posons le principe de la conservation de cette énergie : tout se transforme, tout se conserve. Changement et identité, ou d'un seul mot : reversibilité. Il faut bien le changement dans la permanence, autrement il n'y aurait rien ; dans l'homogène tout serait immobile ; là où rien ne remuerait, le mot même de conservation n'eût pu être inventé. Quel est le moteur des changements ? Mystère ! Essaiera-t-on de mélanger et confondre les énergies matérielles et morales ; de dire que l'esprit-roi, la volonté directrice sont de même essence que la molécule, la force, la chaleur, et entrent dans le cycle des transformations : alors une parcelle de volonté se change en calories, cela va de soi, puisque la volonté veut ce qu'elle veut ; mais à leur tour, ces calories, comment vont-elle faire pour se transformer en une volonté autre, qui postule un effort mécanique ou une lumière ?

La nature offre à notre perception des phénomènes extérieurs, que nous jugeons objectifs en eux-mêmes, sans savoir toutefois si leur réalité ne se déforme pas à travers le crible de nos sens. L'observation méthodique, la coordination des faits atteste certaines relations de cause à effet ; la mesure des intensités accessibles au nombre amène l'intervention des mathématiques, lesquelles déduisent des conclusions nécessaires, mais restreintes à une certaine face des choses. Si l'on peut logiquement descendre d'une cause connue à l'effet qu'elle détermine, l'opération inverse ou l'interprétation des faits est scabreuse, hypothétique et, le plus souvent, de simples mots

couvrent l'ignorance des choses. C'est ainsi que le principe constitutif des corps perçus par les sens a été dénommé « matière. » Les combinaisons chimiques en proportions multiples ont conduit à considérer cette matière comme discontinue et formée d'atomes ou éléments insécables, dont les groupements variés diversifient les substances connues ou inconnues. Mais à peine sorti du néant, voici cet atome en butte à la contradiction : il le faut impressionnable ou élastique, doué de masse, de volume, de surface, de facettes ou axes d'orientation, de polarité. Alors, on le dira infiniment dur, pour sauvegarder le dogme de sa prétendue indivisibilité. On le dira infiniment petit : c'est l'artifice connu pour expliquer une chose qui est et n'est pas, se voit et ne se voit pas. L'atome ressent et engendre des luttes d'attraction et de répulsion, des affinités, vibrations calorifiques ou électriques. Entre ces points matériels égarés il faut voir des abîmes de vide ; mais non ! rien n'est vide dans la nature ; la continuité revient ; là où il n'y a rien, il y a l'impondérable, il y a l'éther intermoléculaire, l'éther interstellaire ou cosmique, chargé des transmissions lumineuses, calorifiques, électriques, ondulations prodigieusement courtes, prodigieusement rapides. Et ce fluide insaisissable va, lui aussi, avoir ses atomes ; et pour les besoins de telle ou telle cause, on ne reculera sans doute pas devant la thèse de la densité de l'éther.

Toujours, ici ou là, du discontinu. La lampe du savant éclaire des précipices. Pour gravir les sommets jusqu'à l'Auteur des choses, il faudrait une voie royale et sûre ; au lieu de cela, une fissure se présente, la montagne va s'ébouler.

C'était chose tentante de chercher à surprendre le secret de la matière dans la molécule ; c'était tout aussi sûr, mais à l'épreuve cela ne s'est pas montré plus commode que de poursuivre le mystère jusqu'aux bornes des cieux. Constellations immenses, constellations de néant, c'est tout un. Du moment qu'on s'aventure à disserter sur l'infini, disons tout de suite que les infinis contraires se touchent, que les deux extrémités d'une droite se rejoignent, puisque la droite est un cercle de rayon infini.

A voir l'œuvre des chercheurs et des savants d'un côté solide

et belle et, d'autre part, minée par des déficits fondamentaux, on aurait l'impression, — pour autant qu'on ose la manifester, que le Créateur s'est ménagé une arme à deux tranchants. Aux yeux de ses créatures, responsables de leur destinée, il laisse apparaître assez de lumière et d'obscurité, de substance et de vide, de bien et de mal, de promesses et de menaces, pour que rien ne soit foncièrement démontrable, pour que les contraires arrivent, pour que chacun de nous reçoive suivant ses œuvres et voie ses dires confirmés ; qu'aux uns il soit fait selon leur foi, à d'autres selon leur incrédulité ; les uns créant en quelque sorte, de foi en foi et à la faveur de la grâce, la cité où ils entrent, les autres créant de doute en doute le désert où il n'y a plus de lieu pour eux ; tellement que de chétives créatures auraient ainsi la faculté haute et redoutable de forger leur sort final. Est-ce pourtant bien liberté ou est-ce prédestination ? La réponse, ici comme toujours, est une double affirmation, une affirmation des contraires : Dieu seul décrète et choisit dans sa souveraineté, faisant miséricorde à qui il lui plaît ; et cependant il s'est prononcé en faisant virtuellement miséricorde à tous, il s'est lié par la promesse de ne mettre point dehors quiconque vient à lui. La contradiction est ainsi levée : usant de sa liberté, il nous confère le pouvoir d'aller à lui, c'est-à-dire la plus haute des libertés. Heureux sommes-nous que la science n'ait point démontré !... de sa démonstration nous serions morts.

Assurément les révélations, les imaginations de la haute science sont grandes et belles, nobles et utiles. Elles ont l'utilité surtout de nous confondre et de nous humilier. Que si, au contraire, ces échafaudages d'hypothèses agencées venaient à s'ériger en piédestal de notre orgueil, c'est donc que nous serions parvenus à dérober le feu primordial et, qui sait ? à nous bercer de l'espoir vague et chimérique de réformer la « chiquenaude » première en ce qu'elle a eu de déplorable pour nous, qui souffrons et qui mourons.

La mort ! nous pouvons en écarter l'image dans l'étude de la nature morte, ou des choses qui semblent vouées au mécanisme pur. En sera-t-il de même lorsque nous nous occuperons des êtres animés, et surtout de l'homme ? Ici, la rigueur

des déductions, la nécessité mathématique trouve moins de prise encore, et se montre de plus en plus incapable de pénétrer, de rendre intelligible toute la réalité des phénomènes. Les faits biologiques répugnent à se laisser rattacher tous à des transformations physico-chimiques de l'énergie, mais, c'est particulièrement dans l'explication des faits psychiques, remarque M. Reymond, que l'idéal mathématique se heurte à des difficultés insurmontables, que se présentent des postulats irréductibles à ceux des autres sciences, que l'esprit se trouve arrêté dans sa tentative chimérique d'unifier le réel, de le saisir et de l'enfermer dans les cadres de la nécessité. Une dualité alors se laisse entrevoir : déterminisme et libre arbitre. Plus on s'élève dans l'ordre des connaissances, et plus les résultats expérimentaux regimbent contre le mécanisme. En biologie, l'évolutionnisme a tenté de concilier le principe de continuité avec la discontinuité dont témoignent les espèces; mais cette loi de perfectionnement semble tendre à une finalité irréductible à la causalité efficiente. En psychologie, socio-logie, morale, histoire, etc., l'induction est seule possible. Sur la fin et le principe des choses, l'impuissance de l'expérience rend le subjectivisme inévitable. Il s'opère un compromis, en vertu duquel la science prête de l'intelligibilité à la perception, et celle-ci de la réalité à la science. Les partisans de la contingence ne nient pas le déterminisme, mais seulement que ce déterminisme soit universel et, de plus, synonyme de nécessité. Il peut émaner d'une volonté.

Si la sérénité des cieux dévoile la puissance et la divinité du Créateur, la nature plus proche, que dépare le mal, ne calme point l'angoisse des pécheurs. Il leur fallait le pardon, le secours, l'humanité d'un Dieu rendu propice, et c'est ce que l'Evangile leur apporte. La grâce divine se révèle à la foi qui se l'assimile. Là où toute science demeurait muette, interdite ou hostile, Jésus parle avec une autorité qui impose; il se fait fort de ressusciter au dernier jour quiconque a cru en lui, et déjà dix-neuf siècles ont cru à sa parole.

Le double caractère historique et métaphysique du christianisme nécessite, dit encore M. Reymond, une théorie de la

connaissance religieuse. L'objet infini de cette connaissance se traduit en symboles sur lesquels doit s'exercer l'activité du sujet. S'il est entré dans la composition des saintes Ecritures un concours de facteurs humains faillibles, elles n'en ont pas moins atteint leur but, savoir de faire connaître au monde la Parole vivante et pure, appelée à fructifier dans des terrains divers. Les échos harmonieux que cette Parole éveille dans les âmes forment un concert autrement magnifique que n'eût été un son uniforme. La personnalité, le subjectivisme, les volontés à la fois libres et responsables auront leur part, mais il faut d'abord statuer le fondement commun ou le dogme.

Le milieu moral dans lequel apparaît le Christ avait été défriché par la prédication de la repentance et, d'autre part, rendu ou maintenu hostile par un pharisaïsme orgueilleux. A l'homme nouveau, « né pour être roi, » Satan tente de suggérer les procédés de sa façon : — se faire son pain en négligeant Dieu, c'est-à-dire fonder la Babylone marchande et parée qui rançonne la terre ; — ou bien, conquérir la domination sur les œuvres de Dieu, sous l'égide de l'ennemi de Dieu ; — ou enfin se hausser sur le faîte du temple et s'élancer de là dans l'infini, en attestant les anges : c'est-à-dire faire de Dieu l'instrument de la déification de l'homme. Et c'est pourquoi le Christ se fait pauvre, renonce à régner sur le présent siècle, et ne fera rien que la volonté de Celui qui l'a envoyé. Il enseigne ces choses aux petits, il va faisant le bien, et un témoignage d'en haut, une puissance lui est donnée pour que tous viennent à lui. Mais cette manifestation extérieure, nécessaire alors à l'égard de gens qui ne savaient d'où il venait, devait, pour l'Eglise une fois fondée, céder le pas au souffle de l'Esprit régénérateur des âmes. Le miracle, autrement dit l'action divine a changé d'aspect ; et voici même que les faits miraculeux, tels qu'ils se produisaient sous le ministère de Jésus, sont devenus comme un piège et un achoppement à plusieurs. Ils servaient alors à croire ; aujourd'hui, semble-t-il, ils servent trop souvent à ne pas croire.

Il me semble que les débats sur ce qu'est au fond l'acte miraculeux ont quelque chose d'oiseux et se réduisent la plupart

du temps, à des malentendus, à des confusions d'idées, à des questions de mots ou de définitions. Le terme théorique, énigmatique et malheureux de « surnaturel » n'est pas biblique, car la Bible sait ce qu'elle veut dire, et ce mot-là semble fait vraiment pour dénaturer l'idée ; il n'a pas de portée, il n'a pas de sens qu'on puisse fixer. En dehors de quelle nature ? Du peu que nous connaissons ? Alors le surnaturel va donc changer de siècle en siècle, si ce n'est d'année en année. Ou bien s'agit-il de la nature intégrale, telle que Dieu l'a faite et que les intelligences célestes la contemplent ? Alors, qui aura la présomption de distinguer les choses qui n'y entrent point ? Non, la Bible parle seulement de miracles, c'est-à-dire de phénomènes admirables, qui donnent une imposante idée de la puissance de l'acteur. Celui-ci force l'attention et la soumission du témoin : tel est le but. Quant aux ressorts ou à la modalité de l'acte, ils échappent et doivent échapper, car ils n'importent point. Mais vous vous récriez : « Quelle prime aux imposteurs ! » Ecoutez ! Référons-nous en à cette parole de Jésus : « Il viendra des faux Christs et des faux prophètes, qui feront de grands signes et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes. » Ainsi ces gens-là sont faux, mais leurs miracles sont des miracles. C'est bien dire que le miracle n'est rien en soi. Si les phénomènes de ce monde ne sont qu'une apparence ou le reflet confus d'un miroir terne, le miracle lui aussi n'est qu'une apparence ; pour peu qu'il paraisse sortir de la causalité ordinaire, il produit son impression vive sur les sens ; il a la valeur subjective qui lui est propre ; le tout est de voir ce que vaut l'opérateur sur lequel il attire les regards. Est-ce un Moïse ? Sont-ce des magiciens de Pharaon ?

Le miracle n'est pas ici ou là, il est partout, c'est la souveraineté de l'esprit sur la matière ; de l'Esprit de Dieu et aussi de l'esprit de l'homme, car Dieu ayant créé l'homme à son image, lui a commandé de dominer sur la terre.

Les forces matérielles sont des possibilités, des virtualités déterminées ; elles opèrent là où les forces spirituelles les amènent en présence et en conflit. Compte-t-il pour rien, le physicien, ce Jupiter qui nous éblouit en produisant à son gré des

éclairs et des tonnerres? Il opère et il commande. Sans les mélanges adroits et savants, sans les frictions qu'il effectue, ces jeux de nature étaient mort-nés; et si cet homme ne fait pourtant que puiser dans le trésor de la création, dira-t-on qu'au Créateur lui-même l'opulente nature qu'il a faite, et que lui seul connaît à fond, n'est pas une servante docile, aussi prompte à courir qu'à rentrer dans l'ombre? « Il fait des vents ses anges et des flammes ses ministres, » émissaires impétueux qu'il enchaîne et qu'il déchaîne, qui enlèvent les nuées de saterelles, soulèvent la mer Rouge, incendent l'autel d'Elie: Allez! et ils vont; faites cela! et ils le font. Il emploie aussi à son gré les créatures morales, anges et hommes: « L'homme s'agit et Dieu le mène. » Les anges apocalyptiques sonnent de la trompette pour mettre en branle les éléments organisés; ils jettent sur la face de la terre des coupes pleines de fléaux fermentés et mûris.

Quand la verge de Moïse fait jaillir l'eau du rocher, est-ce une eau créée à l'instant, ou était-ce une source existante et cachée? Le résultat tangible est le même, mais la seconde alternative nous touche davantage; nous y sentons, au lieu d'un Créateur nouveau, la Providence de tous les jours, constamment vigilante à exaucer, à diriger, à donner à ses enfants la vie, le mouvement et l'être. Et si l'on objecte que ce n'est alors plus du miracle, en vertu de l'habitude prise de réserver ce nom à ce qui sort à fond de toute habitude, laissons le nom et implorons la chose; reconnaissions que le miracle serait quotidien pour qui aurait les yeux ouverts.

Dans la série des faits impressifs que relate l'Ecriture, la part du merveilleux est plus ou moins intensive: qui tracera la ligne de démarcation du surnaturel? L'ulcère d'Ezéchias est guéri avec un remède; Naaman doit se laver dans le Jourdain; Guéhazi reçoit des robes ayant appartenu au lépreux, et la lèpre le dévore. Lorsque Jésus met de la boue sur les yeux d'un aveugle, est-ce qu'il juge cet agent utile, ou serait-ce au contraire une entrave délibérée, comme l'eau de l'autel d'Elie, pour rehausser le miracle? Nous répugnerions à le penser. Des malades sont guéris, les uns à l'attouchement de la robe du Sau-

veur, les autres par sa seule parole, de près ou à distance.

Mais une résurrection, voilà ce qui défie toute comparaison possible. Imagine-t-on une âme reprenant le corps qu'elle a quitté ? L'effort de notre réveil réanime chaque matin nos corps inertes : cela n'est rien. Le nouveau-né, c'est une âme neuve apparaissant dans un corps neuf : c'est trop connu. La présence du souffle des êtres animés défendant leur chair contre la corruption, cela s'explique tout simplement.... par la nature. O habitude, meurtrière des yeux !

La même loi qui fit mourir le premier homme pour sa désobéissance devait faire revivre le second Adam pour son obéissance. Cause nouvelle, effet nouveau.

Insistera-t-on en ces termes : « Vous m'aidez à croire à la réalité de certains faits réputés miraculeux, en me faisant comprendre que ce ne sont pas des miracles. » Toujours le malentendu sur le nom ! Mais enfin ces faits que vous estimez ou n'estimez pas selon qu'ils sont rares ou fréquents, ils restent des faits merveilleux dont le fond est insondable et qui manifestent le Dieu vivant. Sachons voir le Dieu vivant. Accordons largement à notre raison cette satisfaction de penser que « Celui qui est » ne se déjuge pas lui-même, que tout cet univers, cette nature impérieuse comme lui, et que nous connaissons encore si peu, il l'a faite et la veut, et la respecte et s'en sert pour des fins suprêmes. N'affirmons rien, sinon que, de mille articles, nous ne saurions répondre sur un seul. Gardons-nous de rien ajouter, de rien retrancher. De quelque façon que nous puissions croire ou chercher à nous expliquer ces récits, lisons avec respect la Parole divine ; elle parle avec autorité ; elle amène à des croyances toujours plus hautes et porte en elle sa justification ; elle n'a que faire d'être défendue par nos orthodoxies ; elle en serait même desservie, impatiente comme l'arche des mains profanes qui prétendaient l'épauler dans les cahots de sa course indomptable.

L'objection que, s'il y a une loi du miracle, le miracle se fera tout seul, « les conditions exigées étant données, » me fait le même effet que si l'on disait tout uniment : « le miracle se fera si on le fait ; » car enfin il y a quelqu'un qui réalise les

conditions, il y a avant tout Dieu qui veut ou ne veut pas, qui n'est jamais géné par l'observation des lois qu'il lui a plu de poser et qui, quoi qu'il arrive, est servi en Maître. Sans doute, sa seule volonté suffirait à tout expliquer, sans considération d'agents ou d'intermédiaires; mais s'il lui plaît d'employer la nature et de nous vouloir nous-mêmes « ouvriers avec lui, » pourquoi pas? Or, tout nous porte à penser que c'est bien ainsi que les choses se passent. Le pur caprice a peu de rôle ou n'a qu'un rôle de brouillon; ce sont les organisations, les hiérarchies soumises à des règles qui travaillent; et puisque ainsi Dieu l'a ordonné, n'est-ce pas à titre d'image fidèle de sa propre ligne de conduite? Il n'a pas voulu rester seul, il s'est fondé un royaume parfait où l'amour n'a pas nécessairement pour emblème un niveau égalitaire. Les autorités, les supériorités existent partout sur la terre, et tous nous savons fort bien y avoir recours: l'enfant à son père, le faible au fort, le malade au médecin, l'ignorant au savant, l'homme à Dieu. Nous nous retrouvons ici en plein dans le problème du libre arbitre. L'esprit qui commande à la matière est-il libre? L'homme a-t-il une liberté quelconque? Dieu est-il souverainement libre? Y a-t-il une religion? Et si la liberté est, attend-elle les conjonctures réputées miraculeuses, n'agit-elle pas continuellement?

Dans la science de la religion comme dans toute autre science, il faut bien débuter par des axiomes, par des croyances. Ces axiomes sont: existence de Dieu, état de péché, conscience, devoir, liberté. Sur ce terrain, et en le sanctionnant, vient germer la bonne nouvelle.

La foi est une vue intérieure qui se consolide de jour en jour. La vue des phénomènes, le témoignage des sens n'est qu'une impression fugitive qu'emportent l'oubli et le rêve, si elle n'est soutenue par de fréquentes répétitions. « L'écharde » de Paul avait pour mission de lui imprimer une indélébile réminiscence de l'aveuglante apparition du chemin de Damas. Il faut que le miracle invisible croisse et que les visibles diminuent. « Heureux, dit le Seigneur, ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru! » Ils feront des œuvres plus grandes. Et c'est pourquoi lui-même il réprima le cours de ses miracles; il ne voulut

ni de quémandeurs de pains, ni d'Hérodes lui dictant des prodiges curieux.

Le miracle aussi est rationnellement indémontrable. Prouvez à un incrédule qu'il est impossible que ce qu'il tient pour impossible ne se soit pas produit: encore est-il qu'il gardera son impossibilité à lui, plutôt que de lui substituer la vôtre.

Le vrai miracle, c'est le Fils unique de Dieu venu en chair et livré à la mort. Qu'il ressuscitât, c'était la loi, c'était la nature même. Acceptent ce fait ceux qui ont senti la perdition du monde: leur abîme appelait cet abîme. Pour les autres, pour ceux aux yeux desquels le péché n'est qu'une erreur, il peut suffire qu'un Sage entre les sages vienne indiquer la bonne voie. Il serait alors surnaturel, donc il est inadmissible, que cet homme soit ressuscité.

Dans ce dernier point de vue, que penser — osons le dire — de l'attitude équivoque du Père céleste lors de la première Pentecôte chrétienne? Sur l'affirmation erronée de la résurrection visible de Jésus, il accorde trois mille conversions à la prédication de Pierre, trompé et trompeur!

Concluons que:

Ce qu'on appelle naturel, c'est simplement l'ordinaire actuel. Or, la nature physique n'est pas responsable de ce que, faute d'occasion pour elle, certaines choses n'arrivent pas. Asservie, elle n'a pu pécher, elle a gardé toute sa capacité d'obéissance passive et d'écho fidèle. Telle qu'elle est, elle peut tout, mais a besoin d'être commandée. Sa torpeur reflète la torpeur de l'âme viciée et paralysée, qui l'accuse à faux de ne pas pouvoir. Une âme saine posséderait un corps sain et impérissable, qu'elle serait libre, comme Jésus, « de quitter et de reprendre. » Le contre-nature, c'est que les âmes soient malsaines et, partant, les corps périssables.

La nature normale de la créature morale s'est perdue dans la révolte et a fait place à une nature égoïste. Le moyen offert pour sortir de celle-ci, le surnaturel à réaliser pour rentrer dans la vraie nature, c'est de se charger de sa croix: la liberté de choix ayant été perdue, la liberté renait dans l'acceptation.

Loin de sortir de la vraie nature, ceux qui font des miracles

y pénètrent plus avant. La nature physique, outil de Dieu, ne saurait-elle nous suffire ?

Il est vrai que terre et cieux s'enfuiront avec un bruit de tempête, pour céder place à de nouveaux cieux et à une terre nouvelle. En fait, ce qui s'enfuira, ce n'est pas l'objet, c'est le mal, l'erreur, la douleur dont le sujet est imprégné ; que celui-ci soit changé de poste, que les écailles tombent de ses yeux, et l'objet, inchangé, lui apparaîtra comme transformé dans sa réalité et sa plénitude.

En résumé, la foi doit avoir son rôle marqué, parce que l'intelligence humaine est incapable d'embrasser toutes les réalités. En dehors du Christ, la science n'a pu nous faire rentrer en possession de Dieu. Les lois d'atomisme, d'énergie, de transformisme, de déterminisme, supposées réelles et immuables, nous heurtent au ciel d'airain de la fatalité. Et quand nous serions parvenus à la claire vision des choses, quand l'évidence constructive de tout cet univers se serait dévoilée à notre intelligence sous la forme de l'identité première de tout, irions-nous déposer cette offrande aux pieds du Très-Haut ? Mais toute cette immense conception, ce serait une simple image, une contrefaçon de lui-même. A qui le ferions-nous ressembler ? Ce n'est pas là l'encens qui lui plaît, car il se possède sans notre intervention. D'ailleurs l'intégrité de notre intelligence ne serait pas encore l'intégrité de notre être. C'est nous-mêmes tout entiers que le Créateur réclame, si peu que nous soyons. Nous sommes la chose qu'il a donnée et qu'il ne peut reprendre, car ses dons sont sans repentance ; c'est ce qu'il n'a plus, c'est ce qu'il faut qu'il retrouve. Pour lui porter ce tribut, il faut un mouvement de notre part, et ce mouvement c'est la foi. L'Evangile est annoncé aux pauvres : aux grands de s'abaisser, et l'Evangile sera pour tous.

L'humiliation est la plus grande œuvre de l'homme, celle que Dieu ne peut lui inculquer par lui seul. Le cœur humble s'ouvre à Dieu ; l'orgueil le chasse et a raison de proclamer qu'il n'y a point de Dieu. Dieu écrase Satan, il n'a pu l'humilier.

Le terrain de la religion chrétienne est ferme et sans cre-

vasses ; ou encore s'il se rencontre des fossés à franchir, tels que la question de la véracité des Ecritures, Dieu lui-même se trouve là et tend la main. Puisqu'il est de fait qu'il a publié l'Evangile dans le monde, il ne peut pas l'avoir fait inexactement ; il a bien fallu que son Esprit poussât et dirigeât les écrivains sacrés en ce qu'ils devaient dire. Nous voyons d'ailleurs s'accomplir de jour en jour l'étonnante prophétie du Rejeté des nations qui, en face d'une croix dressée, se déclara Roi d'un monde à venir.

Aux défaillances des croyants et aux frayeurs de la mort répond l'exhortation divine : « Ne crains point, crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu. »

Arrivant à signaler comme le dernier mot de la dogmatique cette pensée du Seigneur, que la divinité de la doctrine se dévoile à qui veut faire la volonté de Dieu, M. Reymond a toute confiance en cette promesse. Que sur le drapeau de la communauté chrétienne les vérités fondamentales soient inscrites, le subjectivisme, après cela, sera bien libre d'entrer en action ; il n'est pas à craindre qu'il égare les âmes droites, car l'influence objective de l'Esprit-Saint, émanant du Seigneur lui-même, assure l'unité sous la diversité.

Je pense être d'accord avec M. Reymond si j'ajoute qu'une confession de foi, pour rallier en un faisceau serré les disciples de Jésus-Christ, appelés des « violents » par leur Maître, doit elle-même n'être pas édulcorée, mais au contraire refléter les paroles les plus puissantes de l'Evangile, celles pour lesquelles Jésus est adoré comme Dieu. Le soutien de cette franche volonté, d'où naît la connaissance, ne peut être moins que la croyance en l'Agneau de Dieu venu pour chercher et sauver ce qui était perdu ; la croyance dans le bon Berger donnant sa vie pour ses brebis ; dans Celui qui est le chemin, la vérité et la vie, et par lequel Dieu a fait sa paix avec nous ; dans Celui qui, fait malédiction pour nous, a été crucifié, mais est ressuscité, s'est assis à la droite de Dieu, est avec les siens jusqu'à la fin du monde par son Esprit de vérité, et vient sur les nuées du ciel.

Qu'avec cela, le subjectivisme se donne carrière et parle des

langues étrangères! L'accord néanmoins sera profond. Le loup paîtra avec l'agneau. De la bouche des enfants sortira la louange; les jeunes gens prophétiseront et les vieillards auront des songes. Les pierres mêmes crieront. Les rachetés connaîtront comme ils ont été connus. Ils mangeront de l'arbre de vie dans le paradis de Dieu.

Qu'on relise avec l'attention qu'il mérite l'énoncé des dix-huit thèses terminant le travail de M. Reymond: on en admirera l'enchaînement et la haute portée. Le christianisme a rompu avec un fatalisme inerte, résigné et attristé. Il n'est pas non plus un idéalisme froid, travail de pensée pure, édifice admis, nécessaire et intangible, dont nous serions les contemplateurs stoïques. C'est la philosophie de la contingence qui répond aux données du christianisme et de la réalité. Et pourquoi le Créateur, qui pourtant a institué des phénomènes et des lois, c'est-à-dire en somme un milieu pour l'action, attend-il en quelque sorte de savoir ce qui arrivera? C'est qu'il a voulu des créatures qui veuillent, des créatures intelligentes et libres, filles de lui-même et filles de leurs œuvres, des créatures qui se créent elles-mêmes, qui soient responsables de leurs actes, et aussi de leurs croyances, de leurs idées génératrices de ces actes, des créatures — pour tout dire — qui créent Dieu au dedans d'elles-mêmes en voulant la volonté de Dieu. Qui serait suffisant pour ces choses? Aussi l'Eternel s'est-il avancé le premier; il s'est manifesté le premier par ses œuvres: il exauce les demandes; il a fait, soit avec éclat, soit discrètement en quelque sorte, les miracles qu'il lui a plu, miracles adoucis qui n'anéantissent pas, qui n'étouffent pas, mais qui au contraire éveillent et stimulent, parce qu'ils dévoilent le sillon lumineux et fécond de l'esprit à travers le dédale des lois, devenues en réalité des auxiliaires, d'entraves qu'elles paraissaient être. L'esprit met en œuvre le déterminisme et l'utilise. Que tout cela est saint, cordial et terrible! Avec quel respect, quelle affection ne devons-nous pas suivre, ménager, accueillir les efforts de nos semblables dans leurs circonstances si diverses, ces efforts fussent-ils à certains égards bien différents des nôtres, sous réserve qu'ils soient sincères! Du labeur de tous sortira la

vérité maîtresse, et l'unité nécessaire s'accomplira. En s'accoutumant à aimer son frère qu'il voit, le chrétien apprend à aimer le Dieu qu'il ne voit point, à le vouloir avant même de le connaître et afin de le connaître; il s'acquitte de son humble coopération à la création divine; il y a joie dans le ciel pour un pécheur qui s'amende; il y a toute gloire rendue au Créateur suprême qui opère tout en tous.

Lausanne, le 1<sup>er</sup> juin 1900.